

Les mille aventures de la connaissance objective

Bruno Latour, préface à la traduction française du livre *Objectivité* de Lorraine Daston & Peter Galison par Sophie Renaut et Hélène Quiniou Presses du réel, Fabula, Dijon, 2012.

Mais enfin, quand allons-nous commencer à parler objectivement ? Ceux qui prononcent une telle phrase ne se rendent pas forcément compte qu'ils s'aventurent sur un terrain miné. Bien au contraire, ils croient mettre un terme à une discussion interminable et tracer enfin une limite assurée entre, d'un côté, les opinions, les avis, les valeurs, bref les subjectivités, et, de l'autre, de l'autre... quoi exactement ? Oui, bien sûr, un monde d'objets réglés par des lois universelles dont la puissance s'impose à tous. Mais en même temps, pour accéder à ce monde, pour le mobiliser dans la discussion, il faut bien parler. Ah, il s'agit donc d'une façon de parler ? Mais comment la définir, cette façon de parler ? Est-ce au ton raisonnable, désintéressé, distant, froid, mécanique qu'on va la reconnaître ? Cela ne paraît pas un indice sérieux. Et d'ailleurs s'agit-il vraiment de parler ? Ne voulez-vous pas plutôt dire que vous allez nous montrer ce dont vous parlez – et même nous le démontrer ? Mais alors où sont vos documents, vos images, vos représentations, vos instruments ? Allez-nous vous expliquer d'où ils viennent, comment ils ont été produits ? Nous sommes prêts à les regarder et même à croire ce que nous y voyons – ce que vous dites que nous devons y voir – mais alors il faut que nous ayons confiance en votre montage, et d'abord en vous ? Est-ce que par hasard votre subjectivité n'est pas venue envahir, fausser, biaiser, manipuler cette cascade de preuves déployées devant nous ? Quelle ascèse éprouvante avez-vous subi pour que nous soyons vraiment sûrs que rien de subjectif n'est venu interférer avec ce que vous aviez dit que nous devions voir ?

Ce livre – ou plutôt cette somme –, rédigé par deux des plus grands historiens actuels des sciences, Lorraine Daston à Berlin, Peter Galison à Harvard, parcourt de façon exhaustive les mouvements contradictoires que nous subissons chaque fois que nous prononçons l'adjectif « objectif ». Tout se passe comme si subjectivité et objectivité occupaient les deux extrémités d'une chaîne que les

auteurs nous obligent à retracer chaque fois dans l'autre sens. Comme si nous étions coincés dans l'une de ces attractions foraines qui vous basculent d'un côté pour mieux vous faire basculer de l'autre: impossible d'atteindre l'un des points fixes sans se retrouver de l'autre côté après une vertigineuse descente. Le vocable « objectif » qui devrait diriger le mieux l'attention vers ce qui échappe à toute discussion parce qu'il permet d'être le plus indifférent aux valeurs, nous ramène inmanquablement vers un appel aux plus hautes valeurs. On croyait parler d'épistémologie, nous voici en pleine philosophie morale ! Le terme qui, plus que tout autre, devrait désigner ce qui échappe à toute histoire, le voici plongé, grâce à une érudition qui couvre quatre siècles, dans une suite d'évènements aux multiples péripéties. L'objectivité a une histoire que l'histoire des mentalités avait omis de documenter. L'adjectif qui devrait nous pousser à tourner nos regards vers le monde extérieur, le « monde objectif » comme on dit sans y penser, voilà qu'il nous ramène au contraire vers des illustrations, des pages d'atlas, des feuillets d'herbiers, des écrans d'instruments. Comment faire pour représenter le monde ?

On objectera que, s'il faut de l'objectivité pour faire de l'histoire, on voit mal comment retourner la méthode historique elle-même sur ce point aveugle de toute l'épistémologie. C'est que nous sommes encore habitués, en France surtout, à lier l'histoire des sciences à un combat pour ou contre la Raison, toujours avec un grand R, pour ou contre le « relativisme ». Toute une épistémologie continue de vouloir purger la pratique des sciences de ses restes d'irrationalité afin de la reconstruire enfin rationnellement. L'objectivité demeure l'idéal à atteindre, la ressource essentielle pour éviter le retour à l'irrationalité, et même, pour certains, la valeur suprême que l'on doit mettre en avant pour affermir la République. Il semble par conséquent absurde de vouloir prendre ce concept de combat, non plus comme une arme, mais comme un objet d'étude. On peut tout historiciser, semble-t-il, les larmes, le genre, le pantalon, les odeurs, le pouvoir et la politique, mais l'objectivité ? On ne voit vraiment pas comment on pourrait s'y prendre. Douter de l'objectivité oui ; promouvoir l'objectivité, oui ; l'historiciser, non.

Or, la réussite de ce livre majeur tient tout entier dans ce constat qu'en historicisant l'objectivité on pourra peut-être cesser d'en douter en prenant enfin la mesure du combat dans lequel on s'est engagé. De même que la « guerre contre la terreur » mène à un conflit aussi indéfinissable qu'interminable, la guerre « pour l'objectivité » n'a pas de front repérable —d'autant que, comme le montre les auteurs, c'est d'abord une guerre contre la subjectivité, et, en tous cas depuis le XIX^e siècle, contre soi-même, voire contre le soi.

Il ne s'agit aucunement dans ce livre, on s'en doute, d'une critique « externaliste » de l'objectivité qui viendrait montrer à quel point les savants se trompent en prétendant l'atteindre. Pour faire de l'objectivité leur objet d'étude, les auteurs parviennent à lier l'histoire des communautés savantes, celle des instruments, des techniques de visualisation, de gravure, mais aussi des objets beaucoup plus difficiles à cerner, comme celle de l'attention, de l'ascèse, de l'usage de la philosophie par les savants, de la confiance qu'ils ont dans telle ou telle conception de la vision. Au lieu de vider la scène expérimentale par la critique, on la remplit, on la repeuple de philosophie, d'ontologie, de psychologie, aussi bien

que de pratiques. Grâce à ce livre, les lecteurs vont pouvoir mesurer le degré de sophistication auquel est parvenu la nouvelle histoire des sciences.

Ce repeuplement est d'une grande importance pour l'histoire de la pensée. On s'aperçoit très vite que les deux termes conjoints de « subjectivité » et « d'objectivité » ont suffisamment évolué au cours du temps pour ne plus pouvoir servir de crochets auxquels fixer le hamac où l'esprit critique va pouvoir somnoler pendant sa sieste. C'est l'inverse qui va se passer. En suivant les différents régimes de vérification et d'ascèse qui définissent à chaque fois un certain état de la philosophie, une certaine conception de la morale, une définition du self, un type d'instruments et d'inscriptions graphiques et visuelles, aussi bien qu'un mode d'organisation de la communauté savante, Daston & Galison vont parvenir à reconstruire plusieurs types de rapports entre les subjectivités et les objectivités — toutes deux désormais au pluriel. Chaque régime induit une définition nouvelle de l'objet connu et du sujet connaissant. Rien de commun, par exemple, entre les solutions proposées par Bacon, Descartes, Kant, Humboldt, Ramon y Cajal ou Einstein. L'expression n'est pas des auteurs, mais on pourrait parler d'une histoire des « subobjectivités ». Les extrémités naissent par le milieu ! Bizarrement, c'est comme si des hamacs différents devenaient capables d'engendrer des fixations différentes pour venir ensuite s'y accrocher solidement... Donnez-nous des pratiques savantes et vous obtiendrez des mondes connus et des sujets connaissants.

Avec une attention scrupuleuse et un sens aigu de la pédagogie qui rend ce livre assez facile à lire malgré sa dimension, Daston & Galison nous conduisent à repérer cinq grands régimes de subobjectivité dont chacun définit à sa façon certains aspects du double mouvement nécessaire à l'acquisition de connaissances avérées. Ou plutôt trois régimes plus deux.

Le premier régime, héroïque, c'est celui des pionniers qui doivent se battre contre la variété apparemment infinie des formes de la nature et donc insister davantage sur l'extraction de types aussi frappants que possible. La subjectivité du savant y est pleinement visible et même célébrée (c'est le thème du chapitre ii). Le deuxième régime, plus besogneux, est celui « des travailleurs de la preuve », de ceux qui ont vraiment doté de toutes ces vertus le terme, jusque là peu usité, « d'objectivité » grâce à une attention nouvelle au caractère mécanique de l'enregistrement. C'est le régime clef du XIX^{ème} siècle (dont la description occupe les chapitres iii et iv). Le troisième insiste sur l'instrumentation au moment où celle-ci est devenue si complexe, les médiations si nombreuses, qu'on ne croit plus aux seules vertus mécaniques de l'enregistrement. Là, il faut réintroduire l'interprétation, et donc l'œil et l'habileté de l'expert habile (c'est l'objet du chapitre vi).

Ces trois régimes correspondent à des façons distinctes de représenter le monde connu et donc aussi à des productions visuelles différentes. C'est pourquoi le travail des auteurs appartient aussi bien à l'histoire de l'art qu'à celle des sciences — sans oublier les philosophies souvent divergentes qui s'y trouvent associées. Comme on le verra, ce gros livre est en même temps un beau livre — et il faut féliciter le directeur de la collection Fabula d'en avoir fait un aussi bel objet que l'original anglais (publié dans la mythique maison new-yorkaise Zone Books).

À ces trois régimes s'en ajoutent deux autres dont l'un appartient davantage à l'histoire de la philosophie (chapitre v) et l'autre à la sociologie des pratiques les plus contemporaines (fin du chapitre vii).

Le quatrième régime, appelé « objectivité structurale », revient sur cette querelle des images si importante au tournant du XX^{ème} siècle et qui a joué en France, patrie du formalisme, un rôle si décisif sur notre conception des sciences. Si seulement on pouvait se passer de toute représentation, de toute visualisation, de toute imagerie ! Une telle exigence, un tel iconoclasme, ne suppose évidemment pas que l'on va pouvoir abandonner le double mouvement de la chaîne nécessaire au mouvement contradictoire de la connaissance. Bien au contraire, si l'on bannit les images et les représentations, c'est pour insister sur l'importance des formes, voire des modes d'écriture, qui vont permettre, à nouveau, de « parler enfin objectivement ». Il s'agit bien toujours de parler, ou en tous cas d'écrire.

Quant au cinquième régime, les auteurs le détectent dans l'étonnante pratique actuelle des nanotechnologies. Les chercheurs de ce domaine ne produisent pas d'images d'un phénomène existant préalablement qu'il faudrait seulement représenter ; leurs instruments servent à enfanter, à engendrer le phénomène qu'ils visualisent en direct en le manipulant. Ce dernier régime a ceci de particulier qu'en télescopant toutes les étapes, il révèle l'un des traits de tous les autres que les auteurs, attachés jusqu'ici à l'étude d'images isolées, n'avaient pas encore mis en évidence. Jamais en effet une image seule n'a de signification en science. Avant qu'on la relie à son référent, à ce qu'elle représente, elle est d'abord reliée à toutes celles, de statuts et de formes différentes, qui la précèdent ou qui la suivent le long de la chaîne au nombre vertigineux de maillons qui permet aux sujets connaissant d'accéder aux mondes connus. En annulant la distinction classique entre production et représentation, ce dernier régime révèle ce qui se trouvait distribué, ralenti, compliqué dans tous les autres : la connaissance est un *mode d'existence* qu'il ne faut confondre avec aucun autre parce qu'elle mêle de mille façons originales aussi bien la distinction entre fabriquer et représenter que celle entre l'objet et le sujet.

En explorant les rebondissements de cette histoire de quatre siècles, Lorraine Daston et Peter Galison vont permettre de réintroduire ces formes de subobjectivité dans l'histoire tout court et mettre fin, peut-être, à l'isolement dont souffre encore les sciences dans le reste de notre culture. Si le terme « d'humanités scientifiques » n'existait pas, il faudrait l'inventer tout exprès pour désigner le sujet de ce livre.

Bruno Latour